

# Le dieu d'Hippias

20 juin 2016

Sur l'identité ou même seulement la nature du dieu avec lequel constamment il est aux prises, constamment il lutte, Hippias ne se prononce pas. Qu'il ne s'agisse pas du dieu que très péniblement son père a recherché pendant des années, qui sans relâche, après lui avoir demandé de porter impitoyablement le fer sur tout ce qu'il aimait, dès que tu aimes il faut partir, quitte ton pays, quitte tes parents, quitte ta femme, quitte ton enfant, l'a fait courir dans toutes les directions à la limite de l'absurde, à l'appel très équivoque duquel, seul, sans préparation, sans exemple à imiter, sans soutien d'aucune sorte, il s'est aventuré dans des déserts, les uns connus, fréquentés, extensivement cartographiés, les autres inconnus et solitaires, les uns visibles à en blesser la vue, les autres invisibles même aux yeux de l'esprit, tous se relançant les uns les autres dans une désolation unique, sans fin, avec nul autre ciel pour s'orienter que des bouts de signes épars, émiettés, presque entièrement enfouis dans la vie la plus triviale, sordide, cette cendre froide et sèche, qui finalement, après l'avoir amené sur les escarpements de la folie et de l'épuisement, a bien voulu enfin se révéler à lui au contact des icônes peintes, déchiffrées plutôt, par les doigts maternels, de cela Hippias sans doute a la certitude. Oui, son dieu est un autre dieu. Ce n'est pas un dieu facétieux ou jaloux. C'est un dieu qui jamais ne se découvrira, qui jamais ne sera le principe d'un déplacement même pour rien. Un dieu qui jamais ne l'emmènera dans aucun désert mais qui de sa vie finira par faire un désert. Un dieu qui le suit de si près que pour un peu il pourrait être lui.

- En fait de dieu je suis peut-être mon propre adversaire. Mais cela ne change rien au combat que je dois mener.

Ce que tout bas, mais pas si bas au point de se le dire de tête, Hippias se dit au cours d'une de ses marches forcées dont il conserve le secret comme une botte secrète lorsque, acculé par le dieu qui l'empoigne, se dégager sur place il ne peut pas. Ce dieu terrible et anonyme, dont la ruse le dispute à la force, qui ne connaît aucun répit, qui ne reconnaît aucune trêve, qui profite de la moindre distraction d'Hippias pour précipiter sur lui cette inquiétude panique devenue étrangement familière avec les années sans que ses pouvoirs en soient nullement entamés pour autant, depuis les après-midis au cours desquelles le jeune Hippias tentait de s'y soustraire en entrant dans le brouillard, refuge bienveillant, cotonneux et mobile, électrisé de possibilités et de futurs entrevus, qui venait le chercher sur la marche en pierre de l'atelier maternel à Thessalonique. Sans doute a-t-il trouvé dans le

fabuleux espion français, le Parisien François Lazare, sinon un intercesseur entre lui et son malin génie, du moins une sorte de bouclier qui, il le croit fermement, doit avoir le pouvoir de prévenir les gigantesques machinations sur les dents desquelles son dieu s'acharne à broyer la moindre de ses progressions.

- Je crois vouloir, je réunis l'un après l'autre les moyens d'élever ce vouloir à la puissance d'un pouvoir, mais sans me laisser le temps de m'en rendre compte ce dieu omnipotent échange le sol sur lequel je me tiens contre des sables mouvants dans lesquels je m'épuise en vain et m'enfoncé jusqu'à disparaître.

C'est ce même dieu qui, à l'oreille d'Hippias, si bas que celui-ci croit pouvoir situer ce murmure dans son for intérieur, cette forteresse imprenable aux dires de son père, lui suggère qu'il ferait mieux de ne compter que sur lui-même pour avancer plus vite vers le but qu'il s'est fixé, à savoir rejoindre dans les plus brefs délais les services secrets français. L'idiotisme dans lequel il est ainsi invité à donner sans réserve comme s'il se parlait à lui-même, c'est celui contre lequel François Lazare le met régulièrement en garde.

- Mon cher Hippias, l'idiotisme contemporain a de terribles séductions. N'y donnez pas. Restez sur vos gardes. Cette autosuffisance à laquelle vous vous employez avec l'application d'un nouveau converti finira par vous détruire. Elle est la prétention folle de pouvoir tout mieux faire et plus vite en ne comptant que sur soi-même, sans le moindre concours étranger, en y mettant sans compter tous les moyens de son maigre bord. Prétention il est vrai écrite en toutes lettres dans votre nom. Mon cher ami, je vous en conjure, ne vous laissez pas faire par votre nom. D'Hippias le tremblement ne doit pas être la formule définitive. Votre père pouvait-il se douter du destin auquel il vous exposait lorsque sur votre tête il imposa ce nom ?

Un jour, alors qu'ils assistent ensemble au ballet aérien de plusieurs grues au-dessus d'un immense cratère près d'Alexanderplatz et que sur leurs têtes rapprochées s'élèvent les parois de verre et les cadres d'acier qui dans la Hauptstadt überhaupt font jaillir en série le futur, François Lazare soudain de sa contemplation se retire et sur Hippias dans la sienne toujours abîmé se retourne pour l'interroger.

- Hippias, vous avez déjà pensé à changer de nom ? Que pensez-vous de Sven Zwaenepoel ? Ça le fait, non ?

Mais toutes les mises en garde de François Lazare n'y font rien. Pis encore, elles enflamment l'ardeur d'Hippias, lequel s'est promis de terrasser le dieu qui le harcèle en restant fidèle au nom que lui a donné son père, fidèle donc à ses propres forces. Il ne se dissimule pourtant pas l'inégalité du combat. D'autant que les complicités du dieu avec la foule des enchanteurs qui fondent sur lui lorsque lui est confiée la garde d'Isidore, d'Alexis et d'Anthème von Bar ne lui sont que trop connues. Le temps que ces enchanteurs lui prennent, qui s'ajoute au temps que ses neveux lui prennent, qui s'ajoute au temps que son pugiliste de dieu lui prend, qui s'ajoute au temps que lui prend la foule de celles et de ceux qui entre François Lazare et lui s'interpose, c'est le temps que lui, Hippias, ne

peut pas prendre pour faire corps et âme avec l'espion français dans la poursuite de l'Enquête.